

# Eblouissements de Pasolini

*Grand perturbateur de l'ordre en place par ses prises de position, ses écrits, ses films, il a la stature d'un héros de légende, témoin de la vigueur subversive des années 1960. Mais c'est peut-être parce qu'il n'a jamais dissocié ses combats politiques de son travail de poète que Pier Paolo Pasolini reste si durablement porteur d'une belle inquiétude.*

PAR SÉBASTIEN LAPAQUE \*

« **N**OUS AVONS perdu un témoin, un témoin différent. Mais, encore une fois, pourquoi et en quoi différent ? Parce que, d'une certaine manière, il essayait – comment dire ? – de provoquer des réactions actives et bénéfiques dans le corps inerte de la société italienne. Sa différence tenait précisément à cette provocation bénéfique, due à l'absence totale, chez lui, de calculs, de compromis, de prudence (1). »

Quarante ans après la disparition de Pier Paolo Pasolini, retrouvé mort, le crâne fracassé, le matin du 2 novembre 1975 sur une plage d'Ostie, ce sont les mots poignants de son ami l'écrivain Alberto Moravia lors de son oraison funèbre qui reviennent à l'esprit. Pasolini était différent. Mais cette différence n'était pas nécessairement celle que l'on croit. Certes, il était communiste et il aimait les garçons, ce qui n'allait pas de soi dans l'Italie d'après-guerre – « passions récidivistes » qu'il a racontées dans ses romans, et osé mettre en scène dans ses films, ce qui lui valut d'affronter des procès sans nombre et de passer sa vie dans l'angoisse des tribunaux et du passage à tabac. Néanmoins, ce sont surtout les plus secrètes dispositions de son âme qui le distinguaient de la horde et de son « ordre dégradant (2) ». Comme Arthur Rimbaud, son frère en désolante lucidité qu'il découvre à 16 ans, Pasolini avait « vu quelquefois ce que l'homme a cru voir ». Et, comme l'auteur des *Illuminations*, il avait pris cette vision, au sérieux, décidé à assumer sa charge tragique. Le cinéaste qui aimait trouver les acteurs de ses films au sein du sous-prolétariat romain était non

seulement un éducateur, détenteur d'un art précieux, difficile et rare, mais surtout un voyant, incapable d'être mystifié par les hommes ou par leur regard.

La fraude, le mensonge et l'hypocrisie lui sautaient aux yeux. « Je ne me suis jamais trompé sur les visages, / parce que ma libido et ma timidité / m'ont obligé à bien connaître mes semblables (3). » En 1945, il avait lu Karl Marx après avoir observé, dans ce Frioul où il a passé une partie de sa jeunesse, qu'il y avait des ouvriers et qu'il y avait des propriétaires, des humiliés et des rassasiés. « Il y avait encore des enclaves féodales, comme en Sicile, pratiquement : des latifundia. Je me suis trouvé là, physiquement : d'un côté les journaliers tous ensemble liés par leurs drapeaux, leur foulard rouge autour du cou ; de l'autre côté les patrons. Et voyez-vous, sans la moindre lecture marxiste, tout naturellement, je me suis rangé du côté des journaliers frioulans (4)... » Contrairement à tant d'habiles, cependant, Pasolini n'a jamais spéculé sur la justice en achetant des actions à la baisse dans l'attente du moment propice pour les revendre à la hausse. Il n'avait ni plan ni programme. Chez lui, seuls importaient l'élan et la volonté de faire face. « Il était différent, en ce qu'il était justement désintéressé », précisait encore Moravia (5).

Ce désintéressement de Pasolini, sa générosité d'un autre âge expliquent la profusion de son œuvre. Des romans majeurs – *Les Raguzzi* (1955), *Une vie violente* (1959), *Pétrole* (1992, posthume) –, douze longs-métrages dont plusieurs chefs-d'œuvre – *Mamma Roma* (1962), *L'Évangile selon saint Matthieu* (1964), *Salò ou les 120 jours de Sodome*

(1975) –, des pièces de théâtre, des centaines de poèmes, des traductions, des essais journalistiques rassemblés dans les *Ecrits corsaires* (1975) et les *Lettres luthériennes* (1976). Un ensemble dont on mesure à peine l'importance : son dévoilement ne fait que commencer. L'oubli ne pourra plus refroidir cette coulée de lave en fusion.

Pasolini n'a pas besoin de biographe. Sa vie est dans son œuvre, livrée, offerte. Il a trouvé lui-même les mots pour se définir : « un saint hérétique », « un fils qui ne sera jamais père », « un poète marxiste privilégié ». Mais aussi bien, ce qui peut surprendre : « Je suis une force du Passé. / Mon amour ne réside que dans la tradition. / Je viens des ruines et des églises, / des retables, des villages / abandonnés dans les Apennins ou les Préalpes / où ont vécu mes frères. » C'est là ce qu'il écrit dans *Poésie en forme de rose*, paru en 1964 (6). Une élégie autobiographique composée au début des années 1960, à un moment où « l'homme de 40 ans » – il est né en 1922 – se souvenait de son enfance et de sa route de poète, comme Charles Péguy l'avait fait dans *Victor-Marie, comte Hugo*, hissant haut la bannière du « grand parti des mécontemporains ». Péguy-Pasolini ? Le rapprochement ne doit rien au hasard.

Comme Georges Bernanos, Victor Serge, George Orwell, Simone Weil ou Albert Camus – dans des circonstances qui ont toutes trait au combat pour la liberté –, les deux poètes ont osé ouvrir le feu sur leur propre camp pour dénoncer ses lâchetés et sa cécité. « Une révolte contre sa propre famille, impliquant parfois le rejet de cette famille », certifiait Pasolini, fils d'un officier enclin au fascisme et dont le frère résistant fut tué peu avant la fin de la guerre. De même que Péguy avait vu la mystique du dreyfusisme finir par de la politique, il vit ce qu'était devenu l'antifascisme longtemps après que Benito Mussolini eut été exécuté puis pendu : « Une bonne partie de l'antifascisme d'aujourd'hui, ou du moins ce qu'on appelle antifascisme, est soit naïf et stupide, soit prétextuel et de mauvaise foi. En effet, elle combat, ou fait semblant de combattre, un phénomène mort et enterré, archéologique, qui ne peut plus faire peur à personne. C'est en quelque sorte un antifascisme de tout confort et de tout repos. Je suis profondément convaincu que le vrai fascisme est ce que les sociologues ont trop gentiment nommé la société de consommation » (*Ecrits corsaires*).

Ainsi parlait le Pasolini de la fin, dans ses articles des années 1973-1975, peu de temps avant son assassinat sauvage, le jour des morts de 1975. Il est évidemment tentant de faire le lien entre la liberté

de ton du poète et sa fin atroce. Dans *Quelque chose d'écrit* (7), l'essai le plus brillant consacré à Pasolini ces dernières années, l'écrivain italien Emanuele Trevi éclaire la genèse de *Pétrole*, le roman qui a occupé les trois dernières années du cinéaste et qui lui a peut-être coûté la vie. Dans un article de novembre 1974 du *Corriere della Sera* intitulé « Qu'est-ce que ce golpe [coup d'Etat] (8) ? », il affirmait : « Je sais les noms des responsables du massacre de Milan, le 12 décembre 1969. Je sais les responsables des massacres de Brescia et Bologne, dans les premiers mois de 1974 (9). » Poussant plus loin encore l'audace, l'auteur des *Cendres de Gramsci* (1957) s'était engagé depuis 1972 dans la rédaction d'un « livre total » dont l'ambition était de révéler la nature satanique du Pouvoir.

**P**ASOLINI, le grand culpabilisateur. Il a ardemment critiqué le Parti communiste italien (PCI), tout en se revendiquant communiste. Il s'en est pris aux classes dirigeantes, à la télévision, à la Central Intelligence Agency (CIA), aux colonels grecs et à la Mafia. Et il a attaqué les puissances industrielles et le lobby pétrolier dans un livre ultime et hypnotique, recourant aussi bien à la documentation qu'à toutes les formes de narration, mêlant le sexe, la mort, la politique, les mythes et la réalité, la sagesse et la folie. Il avait fêté ses 50 ans le 5 mars 1972 ; sa haine de la bourgeoisie italienne avait atteint son paroxysme. « *La borghesia è il diavolo* » : la bourgeoisie est le diable. Étonnant, ce surgissement du démoniaque chez le dernier Pasolini. Il était athée, laïque, il n'avait jamais trouvé de mots pour évoquer le dieu accordé à son sens du sacré essentiel et fondamental, mais il voyait le Malin à l'œuvre dans l'envers de l'histoire contemporaine.

Ce qui frappe plus encore, dans ses textes et ses œuvres des dix dernières années, c'est son obsession de l'innocence perdue de l'enfance et la présence envoûtante de sa mère, Susanna Colussi, à qui il avait confié le rôle de Marie, mère du Christ, dans *L'Évangile selon saint Matthieu* : « Tu es irremplaçable. C'est pourquoi est condamnée à la solitude la vie que tu m'as donnée / Et je veux être seul. J'ai une faim démesurée d'amour, de l'amour de corps sans âme demeurés / Car l'âme est en toi, c'est toi, tu es simplement ma mère et ton amour est mon asservissement : / j'ai passé asservi à cette sensation toute mon enfance, sensation élevée, irrémédiable, d'un engagement immense (10). » Dans *Poésie en forme de rose*, Pasolini se définit singulièrement comme un « fœtus adulte ». Étrange image qui éclaire sa position inconfortable et généralement incomprise au moment des débats sur la légalisation de l'avortement en Italie. Jurant avoir gardé des souvenirs heureux de sa vie intra-utérine, il était métaphysiquement contre et politiquement pour :

\* Écrivain. Dernier ouvrage paru : *Théorie de Rio de Janeiro*, Actes Sud, Arles, 2014.



tragique et poignante à la fois, cette capacité à associer une répulsion intime pour ce qu'il pouvait considérer comme l'annexion de la vie sexuelle par la société de consommation et une claire vision du désordre et de l'injustice de classe perpétués par l'ancien dispositif légal. L'écrivain, qui, en 1968, avait expliqué qu'il était du côté des policiers contre les étudiants, parce que ceux-ci étaient des bourgeois et ceux-là des prolétaires, n'était pas à un scandale près.

**C**E SERAIT pourtant une erreur de rattacher son sentiment profond sur la question de l'avortement à son goût de la provocation ou à des reliquats de puritanisme communiste et de pudibonderie catholique. Pour l'éclairer, il faut en revenir à son lien constant, public et assuré avec le corps de sa mère. Comme avec le foulard rouge des journaliers frioulans, c'est une affaire de vision. Il contemplait, sans cesse à ses côtés, la *mater dolorosa* qui avait eu le courage de le suivre à Rome, en 1949, après son exclusion de l'enseignement et du Parti communiste pour détournement de mineur. « *J'ai fui avec ma mère et une valise et quelques joies qui se révélèrent fausses, sur un train lent comme un train de marchandises.* » Dans *La Piste Pasolini* (11), un exercice d'admiration en forme de promenade, Pierre Adrian s'attarde justement dans le cimetière communal de Casarsa, le village de la province de Pordenone, à l'ouest d'Udine, où se trouve sa tombe. Tandis que le père et le frère du poète sont enterrés un peu plus loin, il repose dans le même caveau que sa mère, sous une dalle sobre. « *Peut-être*, écrivait Pasolini pour éclairer la passion essentielle et dangereuse qui unissait le fils à sa mère, *que personne n'a vécu à une telle hauteur de désir – angoisse funèbre.* » C'est peut-être là sa grandeur, et son mystère.

(1) Collectif, *Pasolini Roma*. Skira Flammarion - La Cinémathèque française, Paris, 2013.

(2) Pier Paolo Pasolini. *Ecrits corsaires*. Flammarion, coll « Champs », Paris, 1987.

(3) Pier Paolo Pasolini, *Qui je suis*. Arléa, Paris, 2015.

(4) Pier Paolo Pasolini, *L'Inédit de New York*, entretien avec Giuseppe Cardillo, Arléa, 2015.

(5) Lire Guy Scarpetta. « Pasolini, un réfractaire exemplaire », *Le Monde diplomatique*, février 2006.

(6) Pier Paolo Pasolini, *Poésie en forme de rose*, annoté et préfacé par René de Ceccatty, Rivages poche, coll. « Petite bibliothèque », Paris, 2015.

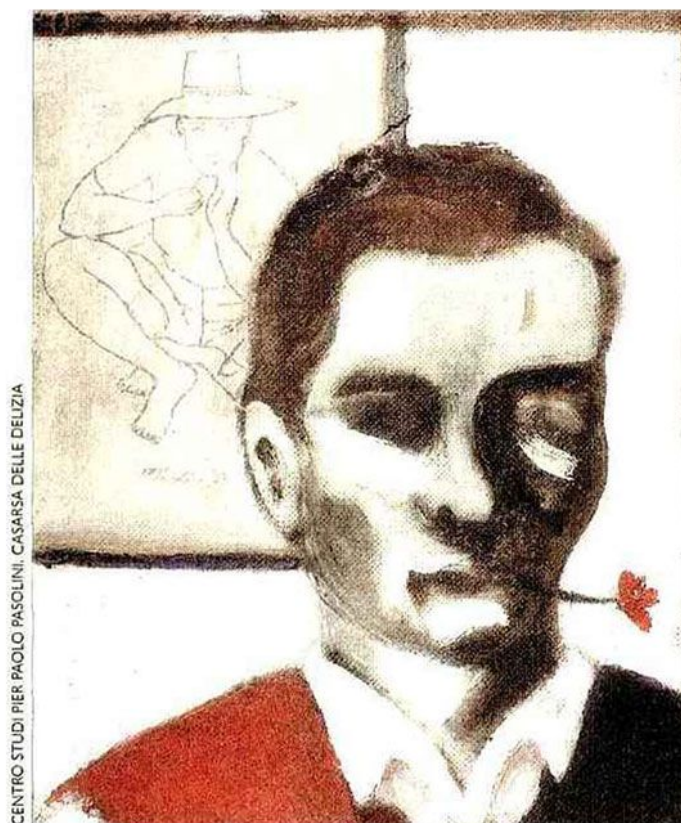
(7) Emanuele Trevi, *Quelque chose d'écrit*, Actes Sud, Arles, 2013.

(8) Article repris dans *Ecrits corsaires* sous le titre « Le roman des massacres ».

(9) Attentats attribués à l'extrême gauche, mais ourdis par l'extrême droite italienne dans sa « stratégie de la tension » au cours des « années de plomb »

(10) Pier Paolo Pasolini, *Poésie en forme de rose*, op. cit.

(11) Pierre Adrian, *La Piste Pasolini*, Equateurs, Paris, 2015.



PIER PAOLO PASOLINI. – Autoportrait, 1947